

“Croyez-vous à la démocratie ?”

1. Quel âge avez-vous ?

2. Avez-vous conscience d'appartenir à une classe sociale ? Laquelle ? Vous sentez-vous solidaire de cette classe ? Comment, ou dans quelle circonstance, l'avez-vous senti et manifesté ?

3. Avez-vous effectué une prise de conscience politique dans une circonstance déterminée ? Laquelle ?

4. Etes-vous, dans l'ensemble, satisfait de votre situation au sein de la société ? Ou la trouvez-

vous injuste (à votre bénéfice ou à votre détriment) ?

Considérez-vous que vous pourriez en donner une égale ou meilleure à vos enfants, sans qu'aucune transformation fondamentale intervienne ?

5. Avez-vous un patron ou un supérieur hiérarchique ? Lui reconnaissez-vous des raisons valables d'avoir autorité sur vous ?

6. Dans la situation inverse (si vous avez des subordonnés) vous considérez-vous comme justement supérieur à ces subordonnés ? Le justifiez-vous par votre compé-

tence ? Par votre valeur ? Sinon à quoi attribuez-vous ce privilège ?

7. Si vous travaillez dans une entreprise, accepteriez-vous et trouveriez-vous bon que votre situation soit fixée par le vote de l'ensemble du personnel de l'entreprise ? Si vous refusez, est-ce parce que vous croyez qu'il ne voterait pas pour le mieux des intérêts de l'entreprise ?

8. Croyez-vous qu'en l'informant très exactement de la marche de l'entreprise, de ses problèmes, vous pourriez infléchir sa décision ?

FRANÇOISE GIROUD OUVRE



FRANÇOISE GIROUD

L'enquête que nous ouvrons aujourd'hui n'a pas pour but de décerner aux uns ou de marchander aux autres le brevet du parfait démocrate.

Ce à quoi nous convions tous ceux qui se pensent attachés à la démocratie, qui s'en réclament et qui souhaitent la voir partout triompher, ce que

nous voudrions nous-mêmes accomplir, un par un, c'est un examen sincère, complet, de nos convictions profondes, c'est la révision, fût-elle déchirante, de certaines attitudes formelles qui ne recouvrent peut-être plus que des tics de langage ou de pensée, c'est la confrontation du contenu que nous donnons les uns et les autres au mot « démocratie ».

Ensuite, il sera peut-être plus facile, sachant ce que l'on croit, ce que l'on veut et ce que l'on ne veut pas, de déterminer une ligne de conduite.

Pour aider ceux qui accepteront de parti-

ciper à cette enquête à nous répondre — et d'abord à se répondre — nous avons dressé une liste de 28 questions que nous publions ici.

La première qui vient à l'esprit lorsqu'on s'interroge à propos de la démocratie est la suivante :

« Trouvez-vous nécessaire que la voix d'un balayeur municipal, d'un Rothschild, de Brigitte Bardot et d'un professeur de faculté pèse d'un même poids dans une consultation électorale ? »

Pourtant vous ne la trouverez pas, du moins sous cette forme. Car elle marque les limites dans lesquelles un questionnaire risquerait de s'enfermer.

Qui, se croyant, se voulant, se disant démocrate, oserait répondre non ?

Ce sont des questions très différentes, et parfois très personnelles, qui vous seront posées afin que, à côté ou à l'appui de la théorie, nos lecteurs puissent répondre à travers leur expérience pratique, leur expérience humaine de la vie.

S'ils veulent bien procéder avec nous à cette exploration d'eux-mêmes, ils découvriront sans doute qu'elle peut être parfois douloureuse, souvent surprenante, toujours féconde.

En évoquant quelques souvenirs personnels, Françoise Giroud ouvre notre enquête en racontant, ici, où l'a menée une telle exploration.

matin et appuyer l'après-midi cette politique.

L'étiquette au front

Certains l'ont fait. Certains le font. Cela signifie que les principes de leur foi chrétienne sont fragiles. Si demeurait la fidélité à cette foi les mettrait ouvertement en conflit avec la politique qu'ils approuvent, ils pourraient être conduits à la renier. Pendant la guerre, des chrétiens demandés l'ont fait.

Il y a de même des hommes et des femmes qui commencent tous les matins devant l'autel de la démocratie. Mais quelle politique soutiennent-ils l'après-midi ? Que valent les principes de leur foi ? Qu'en resterait-il dans l'épreuve ? Peut-être tout. Peut-être rien.

Comment le savoir ? Comment essayer de gratter jusqu'au fond de soi pour savoir si l'on y croit encore, si l'on y croit assez, si l'on y croit ?

Tous les chrétiens savent le *Credo*. Tous les démocrates savent qu'ils veulent « préserver les libertés individuelles ». J'en défie un de dire clairement ce que cela signifie.

Il y a, certes, des points du dogme plus précis et non négociables. Et il est nécessaire de commencer par s'entendre sur ces points pour tracer les contours et les limites de la forme de démocratie que nous souhaitons.

Aussi notre questionnaire contient-il un certain nombre de questions théoriques.

Mais en travaillant à les établir, il nous est apparu que le meilleur — sinon le seul — moyen d'aller chercher notre vérité où elle se trouve,

quodidienne ne mettant pas à l'épreuve leurs principes, ils peuvent le plus sincèrement du monde considérer que leur comportement coïncide avec leurs convictions. Jusqu'au jour où survient l'événement...

Ni bien ni mal

C'est l'affaire Dreyfus, c'est l'assassinat de Jaurès, c'est la guerre d'Espagne, c'est le 6 février, c'est le Front populaire, c'est Munich, c'est le pacte germano-soviétique, c'est juin 40, c'est l'occupation, c'est Hiroshima, c'est Budapest, c'est le XX^e Congrès, c'est l'affaire Audin, c'est le 13 mai...

Ces événements ne tombent pas du ciel. Ce sont les boutons qui percent à la face de l'Histoire des nations, lorsque le sang bouillonne. Et ce sang, c'est nous qui le composons.

Nous sommes tous les agents des événements, même si nous ne le savons ni ne le voulons. Nous les conduisons tous, collectivement, à éclosion.

Pour certains, le choix dans le comportement ne s'est pas présenté. Un ouvrier, en 1936, ne peut pas se ressentir patron, un nègre ne peut jamais s'éprouver blanc. Des groupes

entiers sont donc placés en situation de se conduire comme ils le font.

Pour d'autres, c'est moins clair. Et puis des situations peuvent se superposer.

Un Français qui est à la fois militaire de carrière et réellement chrétien, laquelle de ces situations le détermine face à l'affaire Dreyfus ?

Lorsque l'événement éclate, en tout cas, il surprend. Plus le choc est violent, mieux il décape. De certains qui se livrent alors à des actes étonnants, on dit parfois qu'ils ont perdu la tête. C'est tout le contraire. Ils se sont trouvés.

Dans l'option politique que chacun est contraint de prendre dans les moments où des événements graves perturbent le cours de choses, se révèlent toujours les vrais principes (ou l'absence de principes) qui constituent une armature morale, une philosophie, fût-elle sommaire.

Nous voudrions nous abstenir ici de porter des jugements de valeur. Il ne s'agit pas de décider s'il est « bien » ou « mal » de souscrire à la politique d'un homme d'Etat qui trouve bon de laisser pratiquer la torture, mais plutôt de savoir, par exemple, si l'on peut communier le



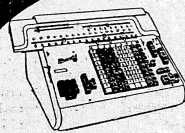
(U. P.)

Un pouvoir égal pour tous ?

machines à calculer à additionner à écrire et à facturer



Y. A. CHAUVIN, 6, rue aux Ours



Rheinmetall

PARIS - 3^e. Téléph. : TURbig 84-35

"Croyez-vous à la démocratie ?"

9. Lorsque vous lisez un journal qui répand des opinions radicalement opposées aux vôtres, souhai-teriez-vous qu'il soit interdit ? Si oui, pourquoi ?

10. A quelle occasion avez-vous découvert l'existence du mot « juif », sa signification, et quelle a été votre réaction ?

11. Le Front populaire, cela évo-que-t-il pour vous un progrès ou une régression de la société française ?

Si vous l'avez vécu, l'avez-vous ressenti comme une destruction de valeurs auxquelles vous étiez atta-

ché et auriez-vous eu envie de le combattre ? Comme un pas regrettable mais inévitable ? Comme une victoire ?

12. Croyez-vous qu'une secousse analogue, c'est-à-dire restant dans le cadre de la légalité parlementaire, entraînant de très fortes transformations sociales qui se sont répercutées sur la vie quotidienne de tous les travailleurs, mais ne provoquant aucun bouleversement radical de l'ensemble des structures sociales et économiques, puisse de nouveau se produire ? ou que la société française est maintenant figée ?

Souhaitez-vous vous y opposer ? Aider à la provoquer ? Ou considé-rez-vous que vous n'êtes pas concerné ?

13. Vous paraît-il essentiel de préserver le droit à la propriété ? Et celui de pouvoir transmettre vos biens à vos enfants, à votre mort ?

14. Dans l'affirmative, trouvez-vous également ce droit essentiel si la sécurité de l'emploi pour vous et vos enfants, et la sécurité de votre vieillesse étaient assurées ?

(Suite page suivante.)

L'ENQUÊTE DE 1959

était de procéder par exploration personnelle.

J'ai essayé de le faire. En tentant cette expérience, en la poussant, je sais que je n'ai pas été jusqu'au fond du problème, il s'en faut, et que mes dernières personnes avec la démocratie n'ont pas encore abouti à la sérénité. Mais j'ai réussi à débrouiller, dans des attitudes passées, le sincère du factice, le profond du plaqué.

Je me suis aperçue qu'à 30 ans, c'est-à-dire cinq ans après avoir assez cruellement ressenti une guerre à laquelle j'avais participé avec la certitude de défendre, pour ma faible part, la démocratie contre le fascisme, le droit contre la force, j'étais loin d'en avoir admis — ni même compris — quelques principes essentiels.

Tous les enfants vivent de la même façon, c'est-à-dire sans savoir qu'il existe, dans leur propre pays, quelque

Le jour où un adolescent s'aperçoit qu'il est « marqué », que les autres le voient avec une étiquette au front — sa classe, sa religion, éventuellement sa race, le métier de son père, son vocabulaire — et que tout le monde ne porte pas la même étiquette, il prend acte de l'existence de la société et de la place où il s'inscrit dans cette société.

C'est, si l'on peut dire, son premier geste politique. Geste passif. Il ne choisit pas, il apprend qu'il a été choisi, et dans la géographie de la société, il repère sommairement sa position.

Une double condition

Puis intervient tôt ou tard l'événement qui l'oblige à situer ses adversaires. C'est à ce moment-là qu'il effectue sa première prise de conscience politique.

La mienne s'est opérée, comme pour beaucoup de Français de ma génération — celle qui a ou qui aura bientôt 40 ans — en 1936. Pour en préciser les circonstances, quelques indications personnelles prévalables sont malheureusement nécessaires ; les voici, aussi brèves que possible.

Je suis d'origine bourgeoise. Orpheline de père dès l'enfance, élève à Paris. Gouvernante anglaise, cours privé, puis pension. Perspectives d'avenir : tantôt la médecine (un grand-père médecin), tantôt le Conservatoire (musique). De préférence, les deux ensemble. En tout cas des études, pour lesquelles j'ai du goût et de la facilité.

Une succession de drames familiaux. A 14 ans, je cherche une place de sténodactylo dans les petites annonces de « L'Intransigeant » et je la trouve. Salaire : 500 francs par mois (entre 20.000 et 25.000 francs d'aujourd'hui). Les congés payés n'existent pas, la Sécurité sociale et les 40 heures hebdomadaires non plus. Un renvoi ne nécessite ni motif ni préavis.

Perspectives d'avenir : garder ma place pour déjeuner et dîner tous les jours, et parce qu'il s'agit d'une librairie munie d'un stock important. En dix mois, je le lirai entièrement. Résultat : des connaissances baroques, hétéroclites, anarchiques.

J'ai donc, à 14 ans, une double « condition ». J'ai rejoint d'un coup 65 % des Français de mon âge, c'est-à-dire tous ceux, fils d'ouvriers ou de paysans, qui passent de l'enfance au monde du travail sans instruction réelle, sans diplôme, sans avenir. En même temps, je ne suis pas des leurs. Je ne les connais pas. Je ne peux pas en être. Sur la carte géographique de la société, on m'a brutalement déplacée. Maintenant, une rivière me sépare de mon lieu d'origine. Le seul pont qui me relie à ma terre, c'est la conscience que je contracte d'y être née. Alors cette conscience s'exaspère. Je ne rate pas une occasion de marquer mes distances.

Le 6 février 1934, j'ai entendu des coups de feu à la Concorde sans savoir ni comprendre de quoi il s'agissait. Des gens se battaient. C'est « mal élevé » de se battre.

En 1936, je travaille dans un studio de cinéma lorsque les grandes grèves éclatent. Tantôt script-girl, tantôt

secrétaire. En deux ans, j'ai vu beaucoup de choses, beaucoup de monde, j'ai abattu beaucoup de morgue. Ou plutôt, je ne sais plus bien à l'égard de qui l'exercer.

Les « patrons » dans le cinéma, à cette époque, sont pour la plupart de drôles de gens. Pas méchants. Ruisse- lants d'argent. Le leur ou celui des



(Rapho.)

Un progrès ou une régression ?

autres. Mais dans ma carte géographique intérieure, je ne sais pas où les situer. Dans leur luxe, je ne reconnais pas ce dont il m'arrive de me sentir terriblement dépourvue. En même temps, comme c'est l'argent qui, en disparaissant, m'a fait émigrer de ma catégorie, j'ai tendance à croire que ceux qui en ont sont davantage de mon espèce d'origine que ceux qui n'en ont pas.

« Nous sommes perdus »

Les conditions de travail sont étranges. Il faut être le matin à 8 heures au studio (toujours en banlieue) et quelquefois jusqu'à minuit, sans supplément de salaire.

Le jour où les ouvriers doivent décider s'ils feront ou non, comme ceux des usines, la grève sur le tas et s'ils occuperont les studios, la panique est installée en France. Une tante chez qui je déjeune de loin en loin déclare : « Nous sommes perdus. Quel scandale ! »

Son mari insulte Léon Blum. Je proteste timidement. Non que je sache au juste qui il est, ce qu'il fait, mais parce que j'ai le souvenir d'un homme très doux qui, se trouvant un jour à la maison, m'a raconté, petite fille, une histoire. On me répond : « Un ami de ton père ! Ça ne m'étonne pas. Ils sont bons à mettre dans le même sac... »

Qui « ils » ? Quel sac ?... Ces grèves, j'ai soudain le sentiment qu'elles déchirent un voile noir derrière lequel je vis, je travaille et regarde le monde.

Au studio, c'est fait. Les portes sont fermées. Sur le trottoir, quelques discussions entre techniciens et employés de la production. Tous savent qu'à la fin de la semaine, ils ne seront pas payés. Je ne serai pas payée.

« Des fous ! s'écrie un régisseur.

Quand ils auront tout démolì, ils seront contents... Bande de salauds... Avec quoi allons-nous bouffer, nous, la semaine prochaine ? »

Il ouvre la portière de sa voiture et me dit :

« Allez, montez, je vous ramène à Paris... Inutile de trainer ici pour attraper un mauvais coup. On va envoyer les flics pour les déloger... »

Mais je n'ai pas du tout envie de monter. Deux camps sont en train de se former à une allure effrayante, deux camps entre lesquels je vais choisir, si je pars avec ce régisseur, celui dans lequel je n'ai en tous cas rien à faire. Le camp de ma tante. Le camp de ceux qui ont peur des ouvriers.

La peur est un réflexe. Je vois bien que je ne l'éprouve pas à leur égard. D'ailleurs, ceux qui sont là, massés derrière les grilles, je les connais tous, depuis longtemps. Peur ? Ce n'est pas de ce côté-là qu'on me fera mal, qu'on m'écorchera, qu'on rabattra mon salaire, qu'on me privera de travail.

Je marche vers les grilles parce qu'il faut, physiquement, que j'aille vers ceux que ce jour-là je choisis comme alliés contre nos adversaires communs. Je sais que je ne ferai jamais partie de la classe ouvrière, mais que, en se dressant contre ceux qui travaillent, ceux de ma classe se sont dressés contre moi. Je sais que cette dignité que je souffre d'avoir perdue, ce sont les miens qui me la contestent et que ce sont les autres qui peuvent me la rendre — ceux avec qui je « travaille ».

Je n'obéis pas à un mouvement de solidarité généreuse avec les oppri- més, avec les humiliés. Je me reconnais humiliée parmi les humiliés. Je



(Intercontinentale.)

Révolté ou révolutionnaire ?

chose qui s'appelle la société. Grandir, c'est découvrir que son « clan », ses habitudes d'hygiène, d'habitation, ses parents, ses vêtements, son langage, son quartier, sont propres à un groupe d'individus — disons à un milieu — et que personne n'est comme tout le monde.

HILLMAN 9 C.V.
SUNBEAM 9 C.V.
Décapotables de Sport
4 PLACES

HUMBER 13 et 15 C.V.
Boîte Automatique Borg-Warner
Freins et Direction Assistés
6 PLACES

*
Livraison Rapide, en Francs Français
Démonstrations Reprises

ROOTES
6, Rond-Point des Champs-Élysées - ÉLY 04-37

P.B. R. E. DATE

A trois mois des examens

L'insuccès aux examens est souvent lié à des causes psychologiques qui entravent l'activité scolaire des enfants et adolescents.

Des méthodes psycho-pédagogiques nouvelles permettent de déceler à temps ces causes d'insuccès, de les éliminer et d'assurer ainsi à chacun, quelles que soient ses aptitudes, la plénitude de ses moyens et la totalité de ses chances.

Le Centre Psycho-Pédagogique de Paris est l'un des organismes spécialisés dans l'application de ces méthodes :

- Rééducations (disorthographe, difficultés dans le raisonnement mathématique).
- Entraînement à l'expression française.
- Traitements psychologiques (relaxation, etc.).

CENTRE PSYCHO-PÉDAGOGIQUE DE PARIS
6, avenue Van-Dyck - PARIS (8^e)
Tél. : MAC. 28-15

15. Si vous souhaitez des transformations, croyez-vous qu'elles puissent s'effectuer sans que le système économique et social soit déraciné et remplacé par un autre ?

Croyez-vous qu'une telle opération, si elle se produisait, entraînerait des violences ? Seriez-vous prêt à les admettre ?

16. Quelle différence faites-vous entre un révolté et un révolutionnaire ? Vous sentez-vous l'un ou l'autre ?

17. Que vous souhaitez conserver la forme de société actuelle, ou la transformer, considé-

rez-vous que le régime parlementaire classique est en mesure de réaliser vos vœux ?

Si vous répondez « non », pourquoi ?

Quel est le régime sous lequel ils pourraient le mieux s'accomplir ?

18. Quelles différences essentielles voyez-vous entre le régime sous lequel vivent en ce moment l'Espagne et la Tchécoslovaquie ? Si vous n'aviez le choix qu'entre ces deux-là, lequel vous semblerait le moins mauvais ?

19. Il est courant de parler de « la vieille Europe », d'entendre dire que le peuple français

est « un vieux peuple ». Croyez-vous qu'il y a des vieux peuples ? Et où situez-vous le peuple chinois ?

20. Qui compose, selon vous, l'élite d'un peuple. Comment se forme cette élite ?

21. Croyez-vous que quelqu'un qui a « quelque chose dans le ventre » accomplit toujours, en France, sa promotion ?

22. Marx a dit : « Le progrès social se mesure essentiellement à la position que la femme occupe dans la société ». Soucrivez-vous à cette idée ?

CROYEZ - VOUS A

les rejoins parce que c'est chez eux que je trouverai quelque chose qui ressemble à la fraternité.

Le vernis de haine

A travers la grille, un machiniste m'appelle : « Vous voulez bien porter une commission à ma femme ? Je n'ai pas pu la prévenir. Il faudrait qu'elle nous apporte à bouffer. Merci, hein ! »

J'ai choisi. Leur victoire, s'ils l'emportent, sera ma victoire. M'eût-on demandé en 1936 : « Croyez-vous à la démocratie ? », j'aurais pu répondre sans hésiter : « Oui. La preuve... »

Quelle chose trouble un peu mon schéma. Le patron pour lequel je travaille, lorsqu'il prend connaissance des événements, m'envoie commander des sandwiches que nous portons ensemble aux grévistes. Où passe la frontière entre les deux camps ?

Le lendemain, le régisseur me dit : « Je n'aurais jamais cru que tu étais communiste... Toi qui la ramais tellement... »

Communiste ? En vérité, à ce moment-là je ne sais pas ce que c'est. Je n'ai aucune formation politique théorique. Un camarade de travail essayera bien de m'endoctriner. Il m'emmène à un meeting où parle Maurice Thorez. Nous sommes au deuxième rang, tout près de l'orateur, chaleureux, magnifique.

En sortant, il me dit :
— Il est formidable, hein ?
— Formidable.
— Tu l'inscris ?
— Où ?
— Aux Jeunesses communistes.
— Non.
— Pourquoi ?
— Je ne sais pas.
— Réfléchis...
— Oui.

Je n'ai pas encore fini de réfléchir. Huit ans plus tard, c'est la Libération. Le temps de la guerre est fini, mais le bilan est terrible. Presque tous mes amis sont morts ou déportés. Je hais les Allemands. Je hais les miliciens. Du moins je le crois, pendant quinze jours.

Le premier mort de « l'épuration » dont je suis en partie responsable me réveille. J'ai su que cet homme allait être exécuté. J'aurais pu le prévenir,

pour qu'il prenne la fuite. Je n'ai pas bougé. Il avait dénoncé, torturé. Oui, mais moi je n'ai pas bougé. Me voilà peut-être en train de trahir tout ce pour quoi j'ai cru me battre. Si j'accepte le cœur tranquille que l'on assassine, je me suis trompée sur les raisons premières pour lesquelles j'ai choisi, en 40, mon camp.

J'essaie de réfléchir pendant 48 heures. Non. C'est le vernis de haine qui est superficiel et que la confrontation avec la réalité fait éclater.

Si je traite mes ennemis d'hier comme ils ont voulu me traiter, je réduis notre conflit à une bataille d'animaux sauvages où le plus fort gagne et mange l'autre.

Je dois à ce mort la mise à l'épreuve d'un principe : celui au nom duquel la destruction physique d'un être humain ne m'apparaît tolérable de sang-froid qu'au moment suprême où, si je ne tire pas, c'est lui qui tirera.

Un ami, dont le fils a été fusillé par les Allemands après avoir été mis à la torture par les miliciens français, me répond :

« Laissez-les vivre et vous verrez ce que ces gens-là feront dans quinze ans... Vous prétendez que vous voulez voir s'instituer la démocratie et vous lui laissez le poison fasciste dans le sang. Votre attitude est incohérente. C'est la marque d'une faiblesse de caractère et rien d'autre. Vous ne vou-



Des chances égales ? (Argip.)

lez pas avoir des morts sur la conscience en temps de paix. Chère petite conscience, précieuse petite conscience de luxe... »

Il a peut-être raison. Je le redis : il ne s'agit pas ici de trancher entre le bien et le mal, de se fouetter ou de se décerner des médailles.

Il a peut-être raison, mais la démocratie que nous croyons vouloir tous les deux peut-elle s'instaurer, vivre, se développer, progresser, si elle accepte d'abord le sacrifice humain ? Aujourd'hui, compte-t-il moins que demain ?

Mon interlocuteur a, pour sa part, répondu « oui » à cette question, et il se voit, quinze ans après, tout près de triompher. J'ai répondu « non » le jour où elle ne s'est pas posée théo-

riquement, mais concrètement. C'est possiblement une facilité que je me suis donnée.

La situation en France n'était pas telle, à ce moment-là, que la question se pose pendant longtemps. Tout allait rentrer dans l'ordre pour quelques années.

En 1950, j'ai, politiquement, débarrassé. Je vis calfeutrée dans le travail. Je gagne largement ma vie.

La société française ne me paraît pas idéale, mais je la juge démocratique, puisque tout le monde a la liberté de s'exprimer, puisque tous les actes du gouvernement sont soumis au contrôle d'un Parlement librement élu, puisque tout le monde est égal devant la justice, devant les obligations militaires, puisque tout le monde peut accéder aux plus hautes fonctions, quelle que soit sa naissance. Le Président de la République est fils de boulanger.

Quelque chose dans le ventre

Ma génération, il est vrai, est celle de la mauvaise conscience. Mauvaise conscience des bourgeois, lorsqu'ils ont découvert qu'ils avaient honte de manger quand les autres ont faim.

Mauvaise conscience de ceux qui se sont situés à gauche et qui n'ont pas fait le saut chez les communistes. Mauvaise conscience des communistes qui ont cessé de l'être après le pacte germano-soviétique ou (les plus jeunes) après la réhabilitation de Rajk et Budapest. Mauvaise conscience des Blancs par rapport aux Noirs et aux colonisés.

(D'ou, peut-être, l'abondance des bilans que nous sommes tous tentés de faire en ce moment pour savoir ce qui nous reste de solide, de quoi se compose notre actif.)

Mais parce que je suis toujours demeurée salariée, que je ne possède ni ne désire rien posséder en propre et que les avantages matériels dont je jouis sont en raison directe du travail que je fournis et non le produit d'un capital, je ne me sens pas coupable à l'égard de ceux qui vivent moins bien que moi.

Donc, en 1950, la démagogie m'agace. Les visons de Mme Untel, le yacht de M. Untel, la façon de vivre de mille ou deux mille personnes peuvent offenser la morale ou le bon goût. Mais, à notre époque, il faut parfois plus de caractère pour exhiber le luxe que pour critiquer ceux qui l'exhibent. Je trouverais bon que l'on réduise leurs revenus, mais pas que l'on confonde volontairement les symboles de l'argent avec la source de l'argent.

Le système capitaliste produit des grosses fortunes. On peut être contre le système. On ne peut pas se défendre d'y porter atteinte et bramer contre les fortunes.

Les inégalités me hérissent lorsque j'en suis témoin, mais il me semble que l'écart entre la situation matérielle des moins favorisés et celle des plus favorisés (hors les quelques vrais riches) finira par se réduire, que nous allons en tout cas, plus ou moins vite, dans le bon sens.

A travers mon expérience personnelle, je crois pouvoir constater que, quand on a « quelque chose dans le

ventre », rien ne s'oppose en France à votre promotion.

Et puis un jour, je suis interviewée par le correspondant d'un journal étranger qui me demande de lui répondre par écrit. Questions classiques,



L'élite, qui est-ce ? (Violet)

— Etes-vous satisfaite du métier que vous faites ?
— Oui.
— Auriez-vous préféré en faire un autre ?
— Oui.
— Lequel ?
— La médecine.
— Si vous avez répondu « oui », quand et pourquoi avez-vous choisi le journalisme ?

Je commence par écrire n'importe quoi pour en finir. Mais la question est là comme une guêpe, Choisi... Qu'est-ce que j'ai choisi ? Rien. Quand ai-je choisi ? Jamais. Un tunnel s'est ouvert, je m'y suis engouffrée. Aurais-je pu en emprunter un autre ? Lequel ? Ils étaient tous fermés, puisque, faute d'argent, je n'ai pas pu faire d'études.

Alors que devient ma théorie selon laquelle « quand on a quelque chose dans le ventre... » ? Quelque chose, oui, mais quoi ? Ceux qui illustrent cette théorie, qu'ont-ils fait depuis le jour où, à 13 ans, à 14 ans, à 15 ans,

jack Romoli

EN EXCLUSIVITE

BLAZER

passépoilé cuir
doublure lainage
(marine, beige, noir)

38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

LA CURE DE BAINS DE MER ALGUES



Les animaux baignant en milieu marin restent en équilibre physiologique constant

ALGUE D'ARMOR

REMINERALISE - TONIFIE

DESINTOXIQUE

FATIGUE - COURBATURES - DOULEURS

23. Aimeriez-vous vivre dans une société où les individus auraient au départ des chances aussi égales que possible ? Dans quel pays et sous quel régime considérez-vous que c'est actuellement le cas ?

24. Dans un pays dit « démocratique », chaque citoyen détient, en principe, grâce au bulletin de vote, un pouvoir rigoureusement égal à celui de son voisin pour désigner les représentants du pouvoir politique. Considérez-vous que tous les citoyens détiennent réellement un pouvoir égal ? Est-ce important ?

25. Croyez-vous qu'une nation gouvernée selon le vœu de la majorité de ses citoyens est gouvernée au mieux de ses intérêts ? Ou croyez-vous qu'un groupe de gens compétents pourraient mieux déterminer la politique à suivre ?

26. Dans le second cas, à quoi attribuez-vous le mauvais choix que fait la majorité entre les politiques à suivre ?

27. Quand vous pensez « démocratie », en France, qu'est-ce qui vous paraît le plus important : la liberté d'opinion que détiennent les citoyens, ou le rythme de pro-

gression du niveau de vie du plus grand nombre de citoyens ?

28. Une telle enquête vous paraît-elle, dans les circonstances actuelles, utile ? Inutile ? Inconsciemment tendancieuse ? Y a-t-il à votre avis une question essentielle que nous avons oublié d'aborder ?

Répétons que ce questionnaire n'est pas un test (Etes-vous un bon démocrate ? Si vous répondez oui à la question 18 et non à la question, etc.), mais un fil conducteur destiné à vous permettre de trouver, d'approfondir et de formuler votre pensée. Les réponses doivent être adressées à « L'Express », service Enquête 59, 91, Champs-Élysées, en nous indiquant si possible nom et profession, et en précisant si vous souhaitez conserver l'anonymat, au cas où votre réponse serait publiée.

LA DÉMOCRATIE ?

ils ont dû commencer à se débrouiller, sans instruction, sans appui, sans ressources ? Des « affaires ». De l'argent, et de l'argent par les affaires. Et puis quelques isolés, ici et là, ont émergé, dans la politique, dans le journalisme, dans le cinéma.

Mais parmi ces belles carrières qui font rêver les ambitieux et qui rassurent les démocrates, où sont donc les savants, les mathématiciens, les compositeurs, les architectes, les juristes, les ingénieurs, les virtuoses, les économistes, les grands administrateurs... Tunnels interdits.

J'étais peut-être Marie Curie. Parmi les filles qui ont été mises au travail en même temps que moi (l'une est encore vendeuse dans un dépôt Nicolas, il y avait peut-être Marie Curie. Parmi leurs frères, il y avait peut-être Einstein, que ses professeurs classaient à 14 ans parmi les élèves médiocres. Ou Bach. Et avec ce qu'un scientifique ou un compositeur virtuel a « dans le ventre », il n'y a peut-être pas de quoi faire autre chose qu'un scientifique ou un compositeur.

Toute une partie de mon confort intellectuel se dilue. Ce n'est pas l'autoattendrissement qui m'envahit. Mon propre sort est, à la fin, plutôt enviable. Moi, je m'en suis « bien sortie » comme on dit, mais le test est sans valeur, sans signification. J'étais un pion errant. En général, « on ne s'en sort pas », on ne peut pas s'en sortir. L'origine sociale, la place initiale sur la carte géographique, c'est la gloire. Il faut être un aigle pour s'en arracher... Herriot était le fils de la cuisinière de Barrès. D'accord. Quand on cherche un exemple, c'est toujours celui-là qui revient.

Dire cela à celui qui m'interroge,



Pour jauger le progrès social ?

évidemment non. D'autant que je ne sais pas encore ce que j'en conclus. Je bâcle une réponse bien reconfortante pour ses lecteurs.

Où se situe l'égoïsme

Le soir, je dîne avec l'un de ces « self made men » que la démocratie porte à la boutonnière, et je lui demande :

« Qu'est-ce que vous vouliez faire à quatorze ans ?

— Je voulais gagner beaucoup d'argent et que mon nom brille sur les Champs-Élysées. »

Bon. En voilà un qui n'a raté aucun tunnel. Je continue :

« La France, pour vous, c'est bien une démocratie ?

— Hein ? Ben je comprends ! Regardez-moi... Et non seulement je suis ce que je suis, mais si j'ai envie de crier dans la rue : « X... (ici le nom du président du Conseil de l'époque) est un c... » j'ai le droit. Non ?

— Si.

— Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

— Moi je ne veux rien, mais...

— Je sais. Il y a des gens qui gagnent encore 30.000 F par moi, il y a ceci, il y a cela... Mais, bon Dieu, ça s'améliore, non ?

— Je crois, oui.

— Alors !... Servez-vous bien. Vous n'allez pas me faire le coup de B... qui refuse de manger mes langoustes sous prétexte que je les paye avec la sueur de mes employés !

— Vos nouilles aussi. Symptôme courant d'une maladie que je n'ai pas. Et puis ce n'est pas ça qui me tracasse aujourd'hui... »

Pendant quelques jours, je tourne en rond.

Premier cercle : je ne suis pas responsable de l'organisation de la société. Dans le cadre de mes moyens, je n'ai pas oublié qu'on m'a souvent tendu la main pour m'aider à faire un pas décisif et, quand je le peux, je tends la main. Que faire d'autre ? Et même si je ne le faisais pas, vis-à-vis de qui ai-je des devoirs ?

Deuxième cercle : ça ne va pas. Tout bien réfléchi, ceux qui ne se préoccupent pas des autres et qui pensent : chacun pour soi, et Dieu pour tous, sont plus cohérents, et, en un sens, plus honnêtes que ceux dont je suis, qui se donnent l'alibi de la bonne conduite individuelle pour ne rien tenter de changer à une société, à un état de fait dont ils n'ont plus à subir personnellement les conséquences.

J'aurais pu ne jamais y penser. A trente ans, à cause du petit choc déclenché par cette interview, me voilà de nouveau contrainte de choisir délibérément entre deux camps. Celui où, d'où que l'on vienne, on désire conserver les choses en état, puisqu'elles vous sont favorables ; on peut y faire la charité.

Celui où les choses vous apparaissent telles, qu'elles doivent être changées, même si elles vous sont assez favorables pour que, au plan individuel, un changement ne vous apporte rien. Reconnaître des égaux ? C'est le premier stade de la démocratie. Au second, il faut en FAIRE. Ou encore ne pas s'en préoccuper. Personne n'est forcé. Personne n'est admirable, ou haïssable, et tout le monde est égoïste, si l'on veut bien admettre que l'égoïsme consiste d'abord à agir de façon à être d'accord avec soi-même. Donc avec ses principes, car il faut bien y revenir. Aujourd'hui, je sais où se situe pour moi l'égoïsme.

Ce n'est pas suffisant, hélas ! pour

vider la question de la démocratie.

Sur cent Français, cent ont le droit de crier dans la rue : « Tartempion est un c... », même si Tartempion est ministre. Oui, mais sur cent élèves de Polytechnique, un est fils d'ouvriers, et, sur cent Français, trente-quatre sont ouvriers, cinq sont domestiques, six sont salariés agricoles.

La démocratie occidentale libérale, qui respecte l'individu et qui n'a pas encore réussi à établir l'égalité des chances (donc à bénéficier de toutes ses richesses potentielles) porte-t-elle encore assez de dynamisme pour évoluer, sans secousses violentes, vers la démocratie réelle ? Ou est-ce que la mécanique est usée, bloquée ?

Les systèmes de l'Est, qui sont à



(H. Cartier Bresson-Magnon.)

Peuple jeune ou peuple usé ?

Visitez la Tchécoslovaquie :

- ses monuments historiques intéressants témoins de son passé,
- ses constructions modernes,
- sa population hospitalière,
- son riche folklore.

Vos vacances en Tchécoslovaquie seront inoubliables.

CEDOK, bureau de voyage Tchécoslovaque, a préparé pour vous des circuits organisés à travers la Tchécoslovaquie qui vous permettront de découvrir le maximum de régions dans un minimum de temps.

VOS RENSEIGNEMENTS à :

- votre bureau de voyages,
- directement à CEDOK, 32, avenue Kleber Paris (16) - « PAS. 54-16
- ou à : CEDOK, Na příkopě 18 - Prague 1